



DOMINIQUE FORMA

# BOMBAY BEACH CALIFORNIE



LA  
MANUF





Bombay Beach,  
Californie



Dominique Forma

# Bombay Beach, Californie

Si vous souhaitez recevoir notre catalogue  
et être tenu informé de nos publications,  
envoyez vos nom et adresse  
en citant ce livre à l'adresse suivante :

La Manufacture de livres, 101 rue de Sèvres, 75006 Paris  
ou

[contact@lamanufacturedelivres.com](mailto:contact@lamanufacturedelivres.com)

[www.lamanufacturedelivres.com](http://www.lamanufacturedelivres.com)

ISBN 978-2-3855-3175-1

Le code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

DÉCEMBRE 2001



Depuis qu'il a renouvelé sa garde-robe et rajeuni sa coupe de cheveux, Robert Clark est devenu le journaliste vedette à Vancouver. Un brin pédant, il abrite son vide intellectuel derrière un vernis de bienséance.

Bobby C., comme aiment à l'appeler les téléspectateurs, fait le bonheur des actionnaires de CHNM-DT, le *television network* dont les programmes diffusés en *British Columbia* passent par-delà la frontière et atteignent Seattle.

À quoi tient son succès? L'arête délicate du nez, des cheveux savamment dépeignés, une façon débonnaire de discuter tout en feignant d'être concerné par les propos de ses invités. Bobby possède un talent pour séduire son public, même s'il brille plus par l'éclat de ses dents que par la profondeur de ses commentaires. Parfois, si le sujet porte à l'inquiétude, Bobby fronce les sourcils. Pas trop, juste ce qu'il faut, Bobby maîtrise l'art du dosage. Avec le charmant visage que ses parents lui ont donné, il est capable d'exprimer un infini dégradé de sentiments humains.

Bobby C. se définit comme le témoin des soubresauts de la vie. Ça ne veut pas dire grand-chose, mais ce n'est

pas plus insignifiant que la majorité des propos assésés à la télévision.

C'est dans cet(te absence d')esprit que Bobby C. achève une série d'interviews débutée il y a plusieurs semaines. L'idée est de mettre en valeur des projets scientifiques et les savants les menant. Les personnalités hors du commun de ces chercheurs, plus que l'originalité de leurs projets, font le sel de ces reportages.

Il y a longtemps que Bobby souhaitait sortir du cadre aseptisé de son plateau préféré, le studio #3 de CHNM-DT. Il a été décidé d'éviter de filmer les interviewés dans leurs espaces de travail, souvent insignifiants, parfois mal entretenus, sales, et donc inintéressants pour les spectateurs. L'équipe de production se chargea de trouver des lieux *fun* selon l'expression du journaliste vedette, des lieux luxueux donc, des lieux où l'on n'imagine pas qu'un savant en blouse grise viendrait se changer les idées après une journée de labeur. Il fallait de la soudaine brillance pour contrer leur grisaille quotidienne. Furent ainsi mis en valeur quelques hôtels particuliers, un *rooftop* avec une vue imprenable, et plusieurs musées à l'architecture époustouflante.

Les Fay sont propriétaires de la Fay Art Gallery. Jane est la responsable tandis que son époux, Louis, est en charge des questions financières. Ici, à la Fay Art, on respecte la culture des Premières Nations. Étant le plus ancien locataire connu de la Colombie-Britannique, l'Amérindien est vénéré, son passé est glorifié, son histoire est célébrée.

L'idée qu'un homme de science parlant de son domaine d'étude, expliquant son projet, soit illustré par des représentations des arts primaires amérindiens en arrière-fond

était séduisante. Jane accepte sans la moindre hésitation la venue des caméras de télévision et de Robert Clark dans sa galerie.

Jane ne tique pas lorsque la porte d'entrée en verre de la galerie vibre dangereusement sous le choc brutal d'une caisse à outils métallique portée par un technicien inattentif. Elle observe, stoïque, les techniciens aller et venir, déposant toujours plus de matériel, déroulant des kilomètres de câbles, prenant d'autorité possession du lieu. Jane, en réalité, est ravie; qu'importe les coups malheureux qui entaillent les murs blanc de la pièce principale, tant pis si Miss Flamorgh, cliente argentée, vexée d'être reléguée derrière une lumière d'appoint, quitte la galerie en abandonnant le masque Squamish qu'elle souhaitait acheter.

C'est presque Hollywood qui s'installe à la Fay Art Gallery.

À peine Bobby Clark entre-t-il dans la galerie d'art que l'ambiance se métamorphose et les acteurs du théâtre télévisuel muent soudainement. Ce qui semblait chaotique se resserre pour devenir précis, et l'atmosphère se tend. Le volume des conversations passe de la clameur à des marmonnements, les types en charge des éclairages terminent en deux temps, trois mouvements, ce qui les avait occupés ces trois derniers quarts d'heure.

D'une cour de récréation, l'équipe bascule au cœur du Saint-Siège, puisque le pape est arrivé. Jane le juge aussi décevant en réalité que séduisant à l'écran. Elle le trouve maniéré, bien qu'il s'efforce à se comporter le plus naturellement possible; elle admet qu'il soit difficile

d'agir simplement lorsqu'on est connu. Tout de même, elle est désappointée et se dit qu'il ne faut jamais visiter l'arrière des boutiques, ni traîner dans les cuisines des restaurants. Voudrait-elle qu'on découvre les procédés qu'elle utilise pour acquérir certains des objets en vente dans sa galerie ?

Bobby éteint son portable, le tend d'un bras mou, sur sa gauche, vers un assistant qui le conservera jusqu'à la fin de l'interview. On entoure le journaliste sans l'étouffer, on prévient ses besoins sans devancer ses demandes, on reste dans l'ombre tout en profitant de sa lumière.

Une attachée de production lui soumet un feuillet listant les questions envisageables à poser à l'invité du jour. Mais Bobby C. n'est pas devenu le journaliste qu'il est à Vancouver en se pliant aux conventions d'une interview normée. Une partie de son talent tient à sa façon d'improviser, de rendre la conversation intime et d'y impliquer le spectateur comme aucun autre journaliste ne sait le faire. Bobby ne prend pas le feuillet en main, il le survole en scannant les questions, à la manière d'un sportif se chauffant les muscles des cuisses. Sa maquilleuse attirée, la même depuis dix ans, est la seule employée capable de faire preuve d'une certaine autorité avec lui. Elle l'invite à s'asseoir, il y consent. Elle donne à ses joues un teint de soie tandis qu'une assistante stagiaire lui propose un verre d'eau pétillante qu'il refuse.

Bobby C. est prêt, l'interview va débiter.

Il a beau être un savant, Ben Rickler ne sait pas tout. Etranger au monde de l'audiovisuel, il explique à chaque personne l'approchant qu'il n'est ni nerveux, ni inquiet, mais concentré. Lui, dont le domaine d'études

scientifiques couvre la phase de sommeil profond chez les humains, n'en revient pas que les médias s'intéressent à ses travaux.

Ben Rickler a imaginé les questions qu'on lui poserait, il a surtout répété les réponses qu'il souhaiterait fournir. Faire un effort de clarté, se mettre au niveau des auditeurs, clarifier ce qui est complexe par nature. Et surtout ne pas oublier de demander un soutien financier, selon les moyens de chacun, afin de lui permettre de poursuivre ses travaux. Ben Rickler n'a plus d'argent, et les banques veulent lui couper les vivres.

Assis dans son fauteuil fétiche que les techniciens trimballent derrière lui, partout où il se rend, Bobby Clark décide qu'il est temps de travailler, le silence est demandé et obtenu, les lumières des projecteurs sont allumées.

Jane se colle derrière les techniciens pour suivre au mieux l'interview. Pour la première fois depuis qu'il est entré dans la Fay Gallery, Robert Clark pose les yeux sur son invité. L'homme ne ressemble pas au portrait du savant qu'il espérait. Ce type a les airs et les manières de monsieur Tout-le-monde, où donc se niche son originalité ?

– Tranquille.

Ben Rickler marque un temps avant de réaliser que le commentaire lui est adressé.

– Pardon ?

– Je dis, on est tranquille. Une interview, c'est une valse, un-deux-trois, un-deux-trois, rassurez-vous c'est moi qui mène la danse.

– J'ai des choses à dire.

– Ouais, ouais.

Benjamin Rickler ne sait pas si le sérieux de ses recherches rime avec *entertainment*.

– Faites-moi confiance. Je sais ce qui est bon pour vous. On y va.

Et tout se passe bien puisque Bobby incarne la félicité cathodique.

Les questions posées sont superficielles, mais permettent à Benjamin Rickler de ne pas déborder. Pas de réponses compliquées ou trop longues avait précisé la jeune femme représentant l'équipe de production, et puis ne pas gesticuler et bien rester dans le cadre. Rester dans le périmètre indiqué, sous les néons, dans le cœur de cette galerie d'art dont Ben Rickler ne connaissait pas l'existence douze heures auparavant.

Finalement ce journaliste lui paraît plutôt agréable, il se montre curieux à la manière des gens qui font l'effort de s'intéresser à ce qu'ils ne comprennent pas vraiment. Suivre le rythme et entrer dans la danse, avait préconisé Bobby Clark.

Et pour la durée de cette interview Ben Rickler parvient à décrire son domaine de recherche avec clarté, en utilisant des mots simples et des images à la portée de tous. On devrait, dans un futur proche, grâce à son travail, pouvoir développer ses connaissances sans faire le moindre effort, s'instruire sans se torturer les méninges, devenir bon en mathématiques ou bien apprendre une langue étrangère, tout cela en se glissant dans son lit le soir et en s'endormant, et sans que la qualité du repos nocturne en soit altérée.

Le sourire et les dents brillantes du journaliste rassurent le savant. Il s'est bien expliqué. Les lumières des lampes d'appoint s'éteignent, la caméra est dévissée de son trépied.

Bobby C. a terminé sa journée de travail, il demande au scientifique s'il est satisfait, comme un psy faisant

mine de s'intéresser à son client à la fin de la demi-heure partagée, se dit Jane. Bobby C. n'écoute pas la réponse du savant, déjà on lui rend son portable, tant de messages à consulter, tant d'appels à écouter. De la main, d'un peu loin, le journaliste salue Jane.

– Je reviendrai, j'aime bien ce que je vois dans votre galerie. Je reviendrai.

C'est un mensonge courtois, Jane le sait, et le remercie.

Les assistants de Bobby Clark font leur métier, en le félicitant, en l'entourant, puis l'accompagnent dehors où l'attend, garée le long du trottoir, une voiture.

Benjamin Rickler est lessivé, épuisé, comme après une semaine à avoir construit et développé une procédure d'étude qui se révèle être une impasse, comme cela arrive trop souvent. Ces soirs-là, Ben n'est ni amer ni déçu, juste vidé, l'intérieur du corps aspiré, réduit à un fantôme accroché à son costume. C'est aujourd'hui pareil.

Mince, il a oublié de parler de son idée de fonds de soutien financier.

Ce qui a mis deux heures à être installé est démonté en cinq minutes. L'homme de science se retrouve seul, il en a l'habitude.

– Quel cirque.

– Hein ?

Benjamin Rickler se tourne vers Jane Fay, debout entre deux ceintures de paix fabriqués avec des coquillages locaux et une paire de chaussures de squaw en cuir de daim. Totémique, plutôt jolie, élégante. Elle sourit et lui tend la main.

– Oui c'est un cirque, mais c'est bien agréable tout de même. Cela me change, répond-il en serrant la main tendue.

- Je peux vous offrir un café ?
- Vous êtes ?
- Quelqu’un qui voudrait mieux comprendre. Vous voulez bien prendre le temps de m’expliquer votre travail ?

Benjamin Rickler est détenteur d’un master en ingénierie de la santé, spécialisé dans les technologies biomédicales appliquées, qu’il a suivi de recherches appliquées dans le domaine de la thérapie génique et l’ingénierie tissulaire. Pourquoi pas, mais cela ne signifie rien pour Jane Fay.

- Un sucre ?

Elle ouvre une boîte à sucre et se propose d’en glisser un morceau dans sa tasse, il se laisse faire, c’était quand la dernière fois qu’une femme a partagé un café avec lui ? Elle explique n’acheter que du café provenant de marques écoresponsables. Ben goûte le breuvage, ne le trouve pas meilleur qu’un autre, il pourrait lui expliquer ce qu’il pense de ce concept d’écoresponsabilité, au risque de la brusquer, elle perdrait ce beau sourire, elle abrègerait la conversation, Benjamin se retient. Il a déjà beaucoup parlé, à son tour d’écouter.

- Je vends toutes sortes d’objets issus de la culture amérindienne. Parfois des choses qui ont plus de cent ans d’âge. Ce sont des œuvres d’art vous savez.

Ben Rickler ne connaît rien aux Indiens, hormis ce qu’on en raconte dans des westerns qu’il regardait à la télévision. Comme il ne dit rien, Jane reprend :

- Le journaliste qui vous a interviewé est très connu vous savez ? J’ai trouvé sa manière de vous parler un peu cavalière.

Rickler balaie la remarque du revers de la main.

- Peu importe.

– Quand même...

– Je redoutais l'exercice, je craignais qu'il ne me fasse passer pour un clown pour divertir ses auditeurs. Je ne suis pas un savant du week-end, je ne suis pas un farfelu.

Ben jette un regard sur les divers objets accrochés aux murs ou mis en valeur sur des tables hautes et se demande qui peut bien venir dépenser son argent ici. Il ne voit pas les preuves culturelles d'un monde effacé, mais de simples morceaux de bois sculptés et peinturlurés ayant, paraît-il, une valeur marchande.

– Vous vous intéressez à l'art amérindien ?

– Absolument pas.

Il est bourru, c'est un vieil ours, il sait plein de choses et ne connaît rien à la vie, se dit-elle.

– Je peux vous en parler...

– J'ai l'impression d'être dans un magasin de luxe, un magasin qui vend des marchandises luxueuses...

– C'est une autre manière de voir mon travail.

– Pardonnez-moi d'être si direct, je ne suis qu'un ingénieur.

Cette fausse modestie qui plaît à la galeriste ne dure pas :

– Et interprétez ce que je vais vous dire comme vous voulez, je suis excellent dans mon domaine.

L'aplomb de ce type et ses manières de vieux garçon lui plaisent. Il est peu fréquent que Jane se sente à l'aise, en situation de dialoguer sans s'abriter derrière un masque, capable de révéler sa vérité sans fard. La première fois, c'était avec Louis, lorsqu'ils se rencontrèrent. Cela se passait devant un café à New York, sur Bleeker, dans le Village, une rue fréquentée par les touristes. Lui aussi parlait avec fermeté et arrogance, il savait tout, il voulait bouffer le monde. Il était séduisant sans même s'en

rendre compte. Jane n'écoutait pas toutes les bêtises qu'il racontait, elle le trouvait superbe, elle se souvient lui avoir demandé de se taire et de prendre le temps de réfléchir un peu avant de parler de n'importe quoi. N'était-il jamais sérieux? Louis avait réfléchi. Il avait mis un genou à terre et déclaré qu'il était amoureux fou d'elle. Comme ça, d'un seul coup? Raide dingue, avait-il déclaré. Une déclaration d'amour comme on n'en faisait plus.

Comme tous deux vivaient au Canada, ils se marièrent en rentrant et s'installèrent à Vancouver.

– Les arts premiers m'intéressent. Vraiment, dit-elle comme si elle pensait nécessaire de se justifier.

– Tant mieux pour vous.

– Mais c'est la valeur marchande à laquelle je cède ces objets de culture à mes clients qui compte.

Pourquoi lui raconter cela? Benjamin Rickler s'en fout complètement, il réfléchit au travail qui l'attend ce soir pour rattraper le temps perdu de cet après-midi.

– Vous êtes un bon ingénieur. Je suis une vendeuse exceptionnelle.

Rickler retrempe les lèvres dans son café, décidément pas meilleur qu'un autre, éco-responsable pour les gogos.

– Redites-moi, aussi simplement que possible, ce que vous faites.

Elle est charmante, le café est chaud, l'endroit inhabituel selon ses standards, ils vivent sur différentes planètes, mais elle l'a bien accueilli, avec respect, autant lui rendre la politesse.

– Après tout... Le sommeil est la seule chose que nous partageons tous sur terre, de façon à peu près équitable. La seule. Ces six à huit heures sont le dernier espace de

liberté à conquérir. Et puisque tout devient marchandise, le sommeil aussi. Il y a dans ces nuits de repos un profit à tirer.

– Vous ne parlez pas de somnifère...

– Ai-je le profil d'un vendeur de pilules ? Je vais offrir aux gens un procédé pour se cultiver, pour s'éduquer tout en dormant.

– L'éducation idéale au XXI<sup>e</sup> siècle.

– Exactement.

Jane exprime sa satisfaction d'une moue enfantine.

– Accepteriez-vous de dîner ce soir avec moi et mon mari ?

– Votre mari s'intéresse aux innovations scientifiques ou bien à l'art amérindien ?

– Au succès. Mon mari travaille dans la finance. Il est gestionnaire de fonds.

– C'est un banquier qui mise sur le futur ?

– Dans la mesure où je lui fournis une bonne raison.

Après une formation de base qui avait duré trois jours et lui avait coûté 7 000 dollars, Louis Fay était devenu accro au pilotage de voitures de course. Son lieu de prédilection est au Québec, à Mont-Tremblant. Piloter un bolide est le sport à pratiquer ces temps-ci, comme le golf l'était il y a vingt ans, avant que n'importe quel imbécile se croie autorisé à arpenter les plus beaux parcours en trimbalant un sac de clubs de golf tout neuf. Mont-Tremblant est réputé, mais pas trop connu encore, c'est donc un lieu idéal pour étoffer son carnet d'adresses. Le fonds de capitaux à risque qu'il cogère n'est qu'une étape. Bientôt la firme confirmera la confiance qu'elle a en lui, en attribuant à Louis Fay une nouvelle ligne de capitaux dont il

aura seul la responsabilité... D'où l'importance de poser des jalons auprès de nouveaux clients potentiels. Cela ne dérange pas Louis de racoler, de tapiner comme son épouse s'amuse à lui rappeler. Lorsqu'on atteint un certain niveau d'argent, tout devient du grand art. Le pied d'un imbécile de vingt-deux ans qui tape dans un ballon rond ou une sculpture composée de débris piochés dans des poubelles. Le racolage reste l'acte fondateur de toute ambition financière sérieuse. Hier le long d'un six trous à Santa Monica, aujourd'hui à Mont-Tremblant, demain sur un *rooftop* géant à Shangai, cela reste la même rengaine.

Ces moments passés au Québec – jamais plus de quarante-huit heures d'affilée – sont intenses. Il faut paraître détendu, mais jouer sa partition avec diplomatie, scanner les nouveaux arrivants tout en profitant des courses, envisager les risques, courtiser et éviter l'accident. À Mont-Tremblant, Louis travaille plus, mieux, que le reste du temps.

Comme tout autre secteur de l'industrie du plaisir, le pilotage automobile est segmenté en de multiples niches n'ayant que le bruit d'un moteur mécanique en commun. Boucle de vitesse, conduite sur surface glissante, derby de démolition. Depuis qu'on lui a appris à passer des vitesses à la main, Louis se passionne pour les courses d'accélération en ligne droite. Un pur shoot d'adrénaline. Une piqûre d'amphétamines au centre du cerveau. Le seul moment où plus rien d'autre ne compte que de tenir son volant et de rester en vie est lorsque Louis dévore cette ligne droite de bitume, quant il pousse son moteur au maximum. Un instant de pur bonheur. Quelques secondes où le mot « tricher » perd tout son sens.

Quatre-vingt-dix minutes que Jane essaie de le contacter sans qu'il réponde à ses mails, SMS et appels téléphoniques. C'est plus sa fureur d'avoir dû attendre que son enthousiasme à décrire le scientifique qu'elle venait de rencontrer qui intrigue Louis. Il ne l'a jamais vue perdre son sang-froid. Peut-être a-t-elle craint cette fois-ci qu'il ait eu un accident ? C'est hautement improbable, Jane considère que toute action implique l'acceptation des risques qui l'accompagnent. Jane peut sembler froide, voire détachée, à ses yeux elle est surtout exceptionnelle. Louis considère avoir épousé la plus magnifique des femmes. Et quand il s'agit d'investir de l'argent en prenant un risque, Jane devient plus prudente qu'un banquier. Sans l'insistance de Louis, elle aurait refusé d'ouvrir la Fay Art Gallery ? elle ne connaissait rien à l'histoire amérindienne, et n'avait aucun contact dans la communauté des collectionneurs d'art qui est truffée de personnalités capricieuses, et composée de groupes antagonistes aux rancœurs éternelles qu'il fallait tous séduire et satisfaire, en même temps.

Quand bien même l'enthousiasme de Jane à propos de cet ingénieur tient plus du flair et de l'instinct que d'une logique industrielle, elle sait lui parler, et Louis adore se laisser convaincre. Louis annule son rendez-vous de fin d'après-midi, change son billet d'avion afin de rencontrer Benjamin Rickler. A-t-il jamais refusé de satisfaire Jane ? L'a-t-il une fois seulement regretté ?

Le restaurant est discret, à l'écart du centre-ville, un endroit sans prétention choisi par Jane.

L'ingénieur trouve les Fay élégants, brillants même. Un vrai couple, aimant et complice. La prise de contact

est de qualité. On fait connaissance, on pose les bases d'une éventuelle relation professionnelle, on parle de tout, surtout de rien. C'est la règle. Le trio se revoit le lundi suivant. Entre-temps Benjamin Rickler a vérifié les dires de Louis quant à sa capacité à investir une somme à risque de plusieurs millions. De son côté, Louis a reçu un dossier technique expliquant les phases de recherche et d'expérimentation auxquelles il n'y comprend rien, ainsi qu'un second dossier décrivant l'aspect financier du projet. Il en ressort que Benjamin Rickler est exsangue. Il a hypothéqué son appartement, celui de ses parents, ses comptes bancaires sont vides.

D'autres rendez-vous suivent, l'idée d'une association prend corps.

Le couple retrouve Rickler dans le restaurant de leur première rencontre, apportant une proposition contractuelle tenant sur une simple feuille à carreaux. La nouvelle start-up sera rebaptisée Hypcore, les Fay en posséderont 51 %.

– Vous terminez vos recherches et nous nous occupons du reste sans interférer avec votre travail.

– C'est ce que vous vouliez Benjamin, ajoute Jane.

– J'ai combien de temps devant moi sans souci d'argent ?

– Vous avez dix-huit mois pour mettre au point un prototype et conclure les phases d'expérimentation. Nous avons trois millions à dépenser, c'est peu mais cette somme garantit votre indépendance et votre tranquillité.

– Ensuite ?

– Je me fais fort de trouver des partenaires pour passer à la phase industrielle. Plusieurs de mes investisseurs dont je gère des fonds seront mis au courant au fur et à mesure du développement de vos travaux. Certains seront

d'accord pour intervenir lorsque nous aurons terminé la phase des tests.

– Tout est parfait, tout est réglé... répète Rickler tout en hésitant.

Un sourire gêné, un autre en retour de la part de Jane pour l'inviter à confier ce qu'il a sur le cœur.

Je comprends votre importance mon cher Louis ainsi que votre rôle à venir... Mais Jane, votre place dans Hypcore reste un peu floue, non ?

– Vous doutez de mon utilité dans ce projet ?

– Ne le prenez pas mal, je réfléchis à haute voix...

– Cher Benjamin, votre idée est magnifique, mais une belle idée n'est rien sans un bel enrobage pour la rendre attrayante. Comment convaincre les gens, sans rendre cela séduisant ? Unique. Il faudra persuader les médias, avant même de trouver une clientèle. Vous voudriez vous en occuper ?

– Non, absolument pas ! Vous êtes formidable Jane. Louis, vous me plaisez. Faisons d'Hypcore un truc énorme.



***Hypnos est le dieu du sommeil, Morphée est le messager des dieux qui apparait durant le repos nocturne des mortels.*** Hypcore ou Morphaction ? aucun nom ne parvient à s'imposer.

Cette start-up est une promesse d'entreprise à gros potentiel économique, qui doit se résumer à un slogan, à quelques mots percutants : *Pour améliorer votre futur, endormez-vous !* ou bien *Chaque nuit le futur se construit en dormant !* ou encore *Restez au lit et devenez plus intelligent !* À ces slogans mal taillés, encore trop abrupts, il fallait ajouter une image qui symboliserait Hypcore. Une image qui séduit devient un corps gracieux qu'on regarde, qu'on désire, qu'on envie.

Un dix-huitième étage en *open space* au cœur du quartier financier, juste sur Burrard Street, au One Wall Centre. Une adresse bien au-dessus de leurs moyens, mais prestigieuse. C'est déjà l'affirmation d'un succès en devenir selon Jane. Louis aurait préféré un quartier et un immeuble moins coûteux.

La présence de banques et de sièges de compagnies minières intéresse moins Jane que celle de certaines

ONG dévouées à l'avenir de la planète et au bien-être de l'humanité, elles aussi installées à proximité. Faire découvrir son projet et le rendre intéressant auprès des ONG paramédicales occupe les journées de Jane. Si, loin des puissances industrielles pharmaceutiques, Hypcore, ou Morphaction, obtient un label compatible avec la planète, Jane aura accompli sa mission.

Dans les quarante-huit étages de la tour One Wall Centre, on est curieux par nature et on s'intéresse aux nouveaux arrivants. La start-up est vite rebaptisée l'Igloo, car murs, moquettes et meubles y sont blancs. Une baie vitrée face aux ascenseurs dans le couloir de réception permet de voir le parking à trottinettes électriques des employés. La moyenne d'âge est de vingt-quatre ans, la majorité est féminine, et Jane a pris soin que les minorités visibles soient représentées. À l'Igloo on est résolument XXI<sup>e</sup> siècle. Pourrait-il en être autrement pour vendre le produit du futur ?

– On n'est pas en 1985 chéri. Regarde tes employés, regarde-les.

Louis porte un costume sévère et une cravate rouge bordeaux, tandis que Jane affecte une allure décontractée et s'est fait des mèches bleues.

Louis aime bien jouer les types dépassés, ringardisés par leur époque.

– Tous ces gamins travaillent pour nous ?

– Ce ne sont pas des gamins, ce sont des informaticiens, des activistes sur les réseaux, des lobbyistes et des médecins qui travaillent pour nous, mon chéri.

– On dirait une réunion syndicale de livreurs de pizzas.

Elle lui pince le bras et lui fait mal, pourtant il y a plus d'affection dans ce geste que de reproche.

- Savent-ils que je me tape la patronne, chérie ?
- Oh ils le savent, bien qu'ils aient toutes les peines du monde à le croire.
- Difficile de croire que mon costume marron froissé se frotte sur tes cheveux brun-bleu ? Les petits cons.

L'Igloo, Benjamin Rickler, l'argent investi, le risque financier et industriel qui plane au-dessus de leurs têtes, tout cela est excitant, et même l'appréhension liée aux incertitudes du lendemain ajoute à leur fébrilité.

Jane et Louis se retrouvent comme aux premiers temps, huit ans auparavant, ils redécouvrent, comme durant les semaines qui précédèrent l'ouverture de leur galerie d'art, un désir de mordre la vie, et d'en jouir le mieux possible. Ils font l'amour la nuit, sous la table de ping-pong mise à la disposition des employés de l'Igloo, comme deux adolescents.

Ce soir, Jane s'est déshabillée dans la salle de repos après avoir vérifié que le dernier des ingénieurs en informatique avait quitté l'Igloo. Elle s'est allongée sur la table où l'on prend le café. Louis ne s'est pas fait prier pour la rejoindre. Il est monté sur une caisse de batteries de trottinette pour grimper sur la table. Il s'allonge sur elle, Jane lui tient les poignets, elle se dit qu'il pourrait tomber sur le côté, maintenant il la pénètre. Elle se dit qu'il n'est pas à ce qu'il fait. Il lui souffle à l'oreille :

- Wireless voudrait nous racheter.
- Déjà ? Ce n'est pas sérieux.
- Ils parlent de quinze millions.

Jane abandonne les poignets de son époux pour agripper ses hanches et rythmer sa cadence. Maintenant son mari s'applique. Elle aime autant ce qu'il est train de faire que ce qu'il raconte.

– Tu voudrais déjà qu'on s'en aille ?

Il reste silencieux. Elle lui enfonce ses ongles dans la chair :

– Nous ne sommes pas bien ici, mon chéri ?

D'une jolie moue, le haut du nez se plisse, elle l'invite à accélérer son tempo. Il s'efforce de lui plaire. Insatisfaite, elle ordonne :

– Plus fort.

Le genre d'ordre qu'il aime suivre.

– On avance chéri. On prend notre temps, on fait grossir notre bébé et en même temps l'envie de Wireless de nous racheter.

– ... Tu crois...

Louis sait pertinemment qu'il ne va pas tenir la distance, le souffle vient à lui manquer.

– Trente ou cinquante millions... Tu réalises que nous sommes en train de construire notre futur ?

Louis, incapable de poursuivre plus longtemps, signale à son épouse par de petits gémissements saccadés qu'il est sur le point de jouir. Il ne s'est jamais posé la question de savoir comment elle fait, mais Jane, une fois encore, le rattrape, le rejoint, ils jouissent presque à l'unisson. Louis est en nage, il se retire d'elle, Jane aimerait qu'il reste un peu plus longtemps en elle, le lui fait comprendre d'une légère pression de la main gauche au creux des reins qu'il fait mine de ne pas remarquer.

Pas mécontent de sa performance, il lui embrasse le bout du sein, elle lui essuie le front de la main, il se retire en veillant à ne pas tomber de la table. Jane n'est pas décidée à vendre à Wireless. Trop tôt, pas assez.

Leurs rapports sexuels sont de plus en plus espacés, mais demeurent délicieux. Louis se dit qu'ils ont retrouvé la fougue des premiers temps.

BOMBAY BEACH, CALIFORNIE

Descendu de la table, Louis remonte son pantalon. Sa nudité le rend mal à l'aise, Louis est un prude. Jane reste vautrée sur la table. Elle refuse d'une moue la culotte et le soutien-gorge qu'il lui a ramassés. Louis les dépose de part et d'autre de la machine à café.

Jane lui annonce :

– Rien n'est à vendre tant que la phase 4.2 n'est pas terminée.

– 4.2?

– La phase des *rat labs*, chéri.



ILS ONT COLLABORÉ À CE LIVRE :

PIERRE FOURNIAUD  
DIRECTION ÉDITORIALE ET COORDINATION

LISE CLAUDEL  
CORRECTION

ALICE MARTIN  
RELECTURE

BRUNO RINGEVAL  
COMPOSITION

YVAN CARDONA  
IMPRESSION

ALEXANDRE BLOMME  
RELATIONS PRESSE

LES ÉQUIPES DU CDE ET DE LA SODIS  
DIFFUSION ET DISTRIBUTION

AGENCE TRAMES  
CESSIONS DE DROITS

LES LIBRAIRES  
COMMERCIALISATION ET PROMOTION

DÉPÔT LÉGAL : MAI 2025

